

London Review OF BOOKS

Vol. 46 n° 6 - 21 mars 2024

La Shoah après Gaza Pankaj Mishra

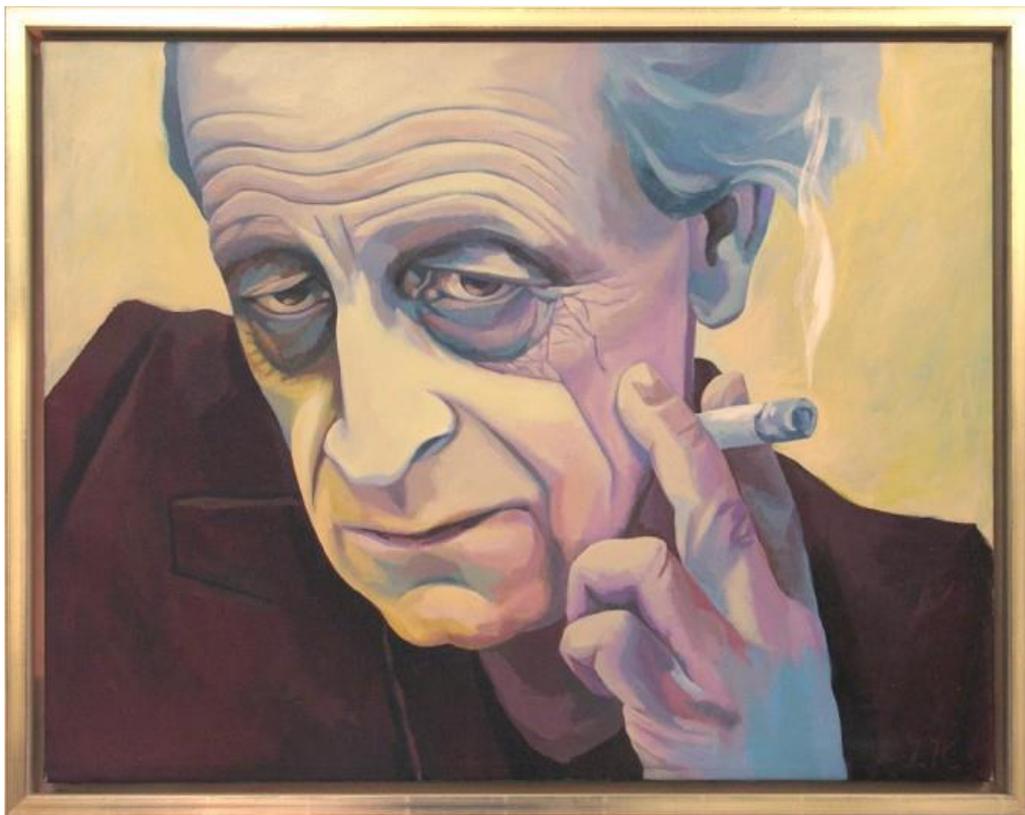
Traduit par Fausto Giudice, Tlaxcala

[Version vidéo ici](#)



En 1977, un an avant de se suicider, l'écrivain autrichien [Jean Améry](#) tomba sur des articles de presse faisant état de la torture systématique des prisonniers arabes dans les prisons israéliennes. Arrêté en Belgique en 1943 alors qu'il distribuait des tracts antinazis, Améry avait lui-même été sauvagement torturé par la Gestapo, puis déporté à Auschwitz. Il avait réussi à survivre, mais n'avait jamais pu considérer ses

tourments comme des choses du passé. Il a insisté sur le fait que les personnes torturées restent torturées et que leur traumatisme est irrévocable. Comme de nombreux survivants des camps de la mort nazis, Améry en est venu à ressentir un « lien existentiel » avec Israël dans les années 1960. Il a attaqué de manière obsessionnelle les critiques de gauche de l'État juif, les qualifiant d'« irréfléchis et sans scrupules », et a peut-être été l'un des premiers à affirmer, comme le font aujourd'hui les dirigeants et les partisans d'Israël, que les antisémites virulents se déguisent en anti-impérialistes et antisionistes vertueux. Pourtant, les rapports « certes sommaires » sur la torture dans les prisons israéliennes ont incité Améry à s'interroger sur les limites de sa solidarité avec l'État juif. Dans l'un des derniers essais qu'il a publiés, il écrit : « J'appelle d'urgence tous les Juifs qui veulent être des êtres humains à se joindre à moi pour condamner radicalement la torture systématique. Là où commence la barbarie, même les engagements existentiels doivent cesser ».



Jean Améry, par Isabel Klett, Allemagne

Améry avait été particulièrement troublé par l'apothéose, en 1977, de Menahem Begin accédant au poste de premier ministre d'Israël. Begin, qui avait organisé en 1946 l'attentat à la bombe contre l'hôtel King David à Jérusalem, ayant fait 91 morts, a été le premier des francs représentants du suprémacisme juif qui continuent à gouverner Israël. Il a également été le premier à invoquer régulièrement Hitler, l'Holocauste et la Bible tout en agressant les Arabes et en construisant des colonies dans les territoires occupés. Dans les premières années de son existence, l'État d'Israël a entretenu une

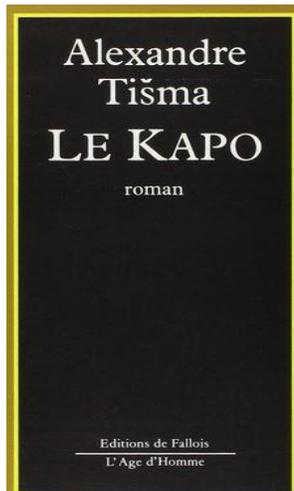
relation ambivalente avec la Shoah et ses victimes. Le premier Premier ministre israélien, David Ben-Gourion, a d'abord considéré les survivants de la Shoah comme des « débris humains », affirmant qu'ils n'avaient survécu que parce qu'ils avaient été « mauvais, durs et égoïstes ». C'est le rival de Ben-Gourion, Begin, un démagogue originaire de Pologne, qui a fait de l'assassinat de six millions de Juifs une préoccupation nationale intense et une nouvelle base pour l'identité d'Israël. L'establishment israélien a commencé à produire et à diffuser une version très particulière de la Shoah qui pouvait être utilisée pour légitimer un sionisme militant et expansionniste.



Avis de recherche par la police britannique de 10 terroristes de l'Irgun, en tête desquels se trouve Menahem Begin (1943)

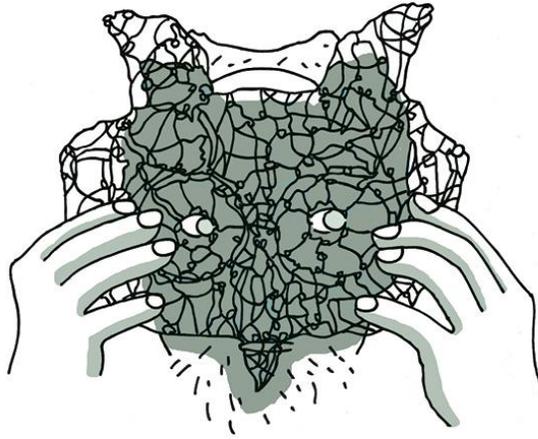
Améry a pris acte de la nouvelle rhétorique et a été catégorique quant à ses conséquences destructrices pour les Juifs vivant en dehors d'Israël. Le fait que Begin, « avec la Torah sous le bras et en recourant aux promesses bibliques », parle ouvertement de voler la terre palestinienne « serait à lui seul une raison suffisante », écrit-il, « pour

que les Juifs de la diaspora revoient leur relation avec Israël ». Améry supplia les dirigeants israéliens de « reconnaître que votre liberté ne peut se faire qu'avec votre cousin palestinien, et non contre lui ».



Cinq ans plus tard, insistant sur le fait que les Arabes étaient les nouveaux nazis et Yasser Arafat le nouvel Hitler, Begin a attaqué le Liban. Lorsque Ronald Reagan l'a accusé de perpétrer un « holocauste » et lui a ordonné d'y mettre fin, les Forces de défense israéliennes (FDI) avaient tué des dizaines de milliers de Palestiniens et de Libanais et anéanti une grande partie de Beyrouth. Dans son roman *Kapo* (1987, fr. 1989, angl. 1993), l'auteur serbe juif [Aleksandar Tišma](#) évoque le dégoût qu'ont ressenti de nombreux survivants de la Shoah face aux images en provenance du Liban : « Des Juifs, ses proches, fils et petits-fils de ses contemporains, les anciens détenus des camps, se tenaient dans les tourelles des chars et traversaient, drapeaux brandis, des agglomérations non défendues, de la chair humaine qu'ils déchiraient avec des balles de mitrailleuse, rassemblant les survivants dans des camps clôturés par des barbelés ».

[Primo Levi](#) [suicidé en 1987, NdT], qui avait connu les horreurs d'Auschwitz en même temps qu'Améry et qui ressentait également une affinité émotionnelle avec le nouvel État juif, organisa rapidement une lettre ouverte de protestation [« *Pour qu'Israël se retire du Liban* », *La Repubblica*, 16/6/1982, signée par 1500 personnes, NdT] et donna une interview [à *Gianpaolo Pansa*, *La Repubblica*, 24/9/1982] dans laquelle il déclarait : « Israël est en train de tomber rapidement dans l'isolement total... Nous devons étouffer les élans de solidarité émotionnelle avec Israël pour raisonner froidement sur les erreurs de l'actuelle classe dirigeante israélienne. Il faut se débarrasser de cette classe dirigeante ». Dans plusieurs œuvres de fiction et de non-fiction, Levi a médité non seulement sur son séjour dans le camp de la mort et sur son héritage angoissant et insoluble, mais aussi sur les menaces permanentes qui pèsent sur la décence et la dignité humaines. L'exploitation de la Shoah par Begin l'a particulièrement irrité. Deux ans plus tard, il affirmait que « le centre de gravité du monde juif doit revenir en arrière, quitter Israël et retourner dans la diaspora ».



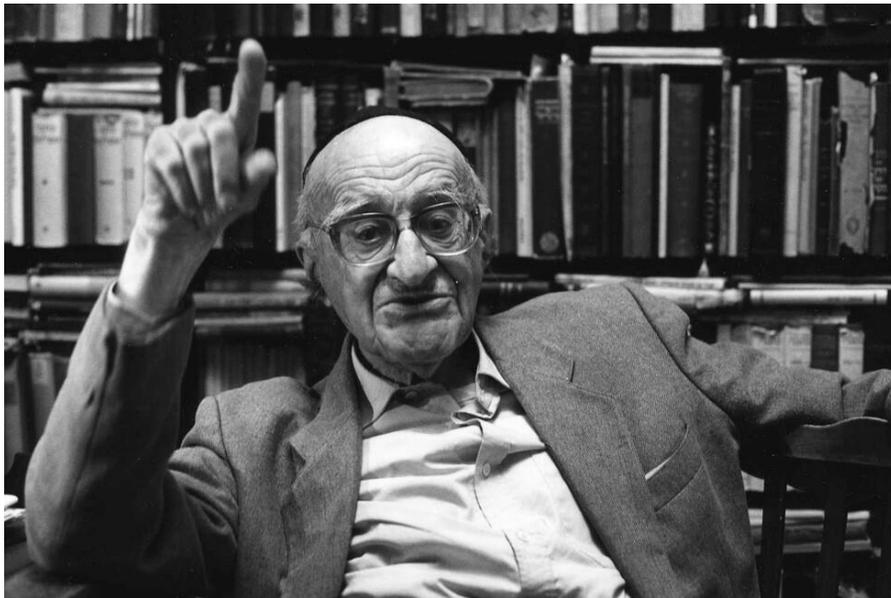
Pietro Scarnera

Une étoile tranquille

Portrait sentimental de Primo Levi

Rackham

Les craintes exprimées par Améry et Levi sont aujourd'hui condamnées comme étant grossièrement antisémites. Il convient de rappeler que nombre de ces réexamens du sionisme et de ces inquiétudes quant à la perception des Juifs dans le monde ont été suscités chez les survivants et les témoins de la Shoah par l'occupation israélienne du territoire palestinien et sa nouvelle mythologie manipulatrice.



[Yeshayahu Leibowitz](#), théologien lauréat du prix Israël en 1993, mettait déjà en garde en 1969 contre la « nazification » d'Israël ». En 1980, l'éditorialiste israélien [Boas Evron](#) [auteur de *Un bilan national*, paru en hébreu en 1988, en anglais sous le titre *Jewish State or Israeli Nation?*, et en arabe en 1995, inédit en français, NdT] en décrivait soigneusement les étapes de cette corrosion morale : la tactique consistant à faire l'amalgame entre les Palestiniens et les nazis et à crier qu'une nouvelle Shoah est imminente libérait, craignait-il, les Israéliens ordinaires de « toute restriction morale, puisque celui qui est en danger d'anéantissement se voit exempté de toute considération morale qui pourrait restreindre ses efforts pour se sauver ». Les Juifs, écrit Evron, pourraient finir par traiter les « non-Juifs comme des sous-hommes » et reproduire les « attitudes racistes nazies ».



Boas Evron

Evron a également appelé à la prudence à l'égard des (nouveaux et ardents) partisans d'Israël au sein de la population juive usaméricaine. Selon lui, la défense d'Israël est devenue « nécessaire en raison de la perte de tout autre point focal de leur identité

juive » - en fait, leur manque existentiel était si grand, selon Evron, qu'ils ne souhaitent pas qu'Israël se libère de sa dépendance croissante à l'égard du soutien juif usaméricain.

Ils ont besoin de se sentir utiles. Ils ont également besoin du « héros israélien » comme compensation sociale et émotionnelle dans une société où le Juif n'est généralement pas perçu comme incarnant les caractéristiques du combattant viril et dur. Ainsi, l'Israélien offre au Juif usaméricain une image double et contradictoire - le surhomme viril et la victime potentielle de l'Holocauste - dont les deux composantes sont éloignées de la réalité.



Zygmunt Bauman, par [Evgeny Parfenov](#)

Zygmunt Bauman, philosophe juif d'origine polonaise et réfugié du nazisme [*en URSS, NdT*] et qui a passé trois ans en Israël dans les années 1970 avant de fuir son attitude de perfection morale belliqueuse, se désespérait de ce qu'il considérait comme la « privatisation » de la Shoah par Israël et ses partisans. On en est venu à s'en souvenir, écrivait-il en 1988, « comme d'une expérience privée des Juifs, comme d'une affaire entre les Juifs et ceux qui les haïssent », alors même que les conditions qui l'ont rendue possible réapparaissaient dans le monde entier. De tels survivants de la Shoah, qui avaient été plongés d'une croyance sereine en l'humanisme séculier dans la folie collective, ont eu l'intuition que la violence à laquelle ils avaient survécu - d'une ampleur sans précédent - n'était pas une aberration dans une civilisation moderne essentiellement saine. Elle ne pouvait pas non plus être entièrement imputée à un vieux préjugé contre les Juifs. La technologie et la division rationnelle du travail avaient permis à des gens ordinaires de contribuer à des actes d'extermination mas-

sive avec une conscience claire, même avec des frissons de vertu, et les efforts de prévention contre des modes de mise à mort aussi impersonnels et disponibles exigeaient plus qu'une vigilance contre l'antisémitisme.

Lorsque j'ai récemment consulté mes livres pour préparer cet article, j'ai découvert que j'avais déjà souligné de nombreux passages que je cite ici. Dans mon journal, il y a des lignes copiées de George Steiner (« l'État-nation hérissé d'armes est une relique amère, une absurdité dans le siècle des foules d'hommes entassés ») et d'Abba Eban (« il est temps que nous nous tenions debout sur nos propres pieds et non sur ceux des six millions de morts »). La plupart de ces annotations remontent à ma première visite en Israël et dans les territoires occupés, lorsque je cherchais à répondre, dans mon innocence, à deux questions qui me laissaient perplexe : comment Israël en est-il venu à exercer un si terrible pouvoir de vie et de mort sur une population de réfugiés ; et comment le courant politique et médiatique occidental dominant peut-il ignorer, voire justifier, ses cruautés et ses injustices manifestement systématiques ?



Des militants du BJP au pouvoir manifestent leur soutien à Israël à New Delhi le 15 octobre 2023

J'avais grandi en m'imprégnant du sionisme révérencieux de ma famille de nationalistes hindous de la caste supérieure en Inde. Le sionisme et le nationalisme hindou sont tous deux nés à la fin du XIX^e siècle d'une expérience d'humiliation ; nombre de leurs idéologues souhaitaient ardemment surmonter ce qu'ils percevaient comme un manque honteux de virilité chez les Juifs et les Hindous. Et pour les nationalistes hindous des années 1970, détracteurs impuissants du parti pro-palestinien du Congrès alors au pouvoir, les sionistes intransigeants tels que Begin, Ariel Sharon et Yitzhak Shamir semblaient avoir gagné la course à la nation musclée. (L'envie est maintenant

sortie du placard : Les trolls hindous constituent le plus grand fan-club de Benjamin Netanyahu dans le monde). Je me souviens que j'avais sur mon mur une photo de Moshe Dayan, chef d'état-major des FDI et ministre de la Défense pendant la guerre des Six Jours ; et même longtemps après que mon engouement enfantin pour la force brute se fut estompé, je n'ai pas cessé de voir Israël tel que ses dirigeants avaient commencé à le présenter à partir des années 1960, comme une rédemption pour les victimes de la Shoah et une garantie inébranlable contre sa récurrence.

Je savais à quel point le sort des Juifs, désignés comme boucs émissaires lors de l'effondrement social et économique de l'Allemagne dans les années 1920 et 1930, n'avait pas marqué la conscience des dirigeants d'Europe occidentale et des USA, que même les survivants de la Shoah étaient accueillis avec froideur [*en Israël*] et par de nouveaux pogroms en Europe de l'Est. Bien que convaincu de la justesse de la cause palestinienne, il m'était difficile de résister à la logique sioniste : les Juifs ne peuvent pas survivre sur des terres non juives et doivent avoir leur propre État. Je trouvais même injuste qu'Israël, seul parmi tous les pays du monde, doive justifier son droit à l'existence.



Le Premier ministre indien Jawaharlal Nehru visite le contingent indien de la force de maintien de la paix de l'ONU à Gaza en mai 1960. L'avion de l'ONU qui l'emmène ensuite à Beyrouth est soumis à des manœuvres d'intimidation de deux chasseurs israéliens. Nehru ne dénoncera cette agression que le 1^{er} août devant le Parlement indien

Je n'étais pas assez naïf pour penser que la souffrance ennoblissait les victimes d'une grande atrocité ou leur donnait le pouvoir d'agir d'une manière moralement supérieure. La violence organisée en ex-Yougoslavie, au Soudan, au Congo, au Rwanda,

au Sri Lanka, en Afghanistan et dans bien d'autres endroits nous a appris que les victimes d'hier risquent fort de devenir les bourreaux d'aujourd'hui. J'étais encore choqué par la signification sombre que l'État israélien avait tirée de la Shoah et qu'il avait ensuite institutionnalisée dans un mécanisme de répression. Les assassinats ciblés de Palestiniens, les points de contrôle, les démolitions de maisons, les vols de terres, les détentions arbitraires et indéfinies et la torture généralisée dans les prisons semblaient proclamer une éthique nationale impitoyable : l'humanité est divisée entre ceux qui sont forts et ceux qui sont faibles, et ceux qui ont été ou s'attendent à être des victimes doivent donc écraser de manière préventive leurs ennemis présumés.

Bien que j'aie lu Edward Said, j'ai été choqué de découvrir par moi-même à quel point les partisans haut placés d'Israël en Occident dissimulent insidieusement l'idéologie nihiliste de la survie du plus fort reproduite par tous les régimes israéliens depuis celui de Begin. Il est dans leur propre intérêt de s'intéresser aux crimes des occupants, sinon à la souffrance des dépossédés et des déshumanisés ; mais ces deux aspects ont été passés sous silence dans la presse respectable du monde occidental. Quiconque attire l'attention sur le spectacle de l'engagement aveugle de Washington en faveur d'Israël est accusé d'antisémitisme et d'ignorer les leçons de la Shoah. Et une conscience déformée de la Shoah garantit que chaque fois que les victimes d'Israël, incapables d'endurer leur misère plus longtemps, se soulèvent contre leurs oppresseurs avec une férocité prévisible, elles sont dénoncées comme des nazis, bien décidés à perpétrer une autre Shoah.

En lisant et en annotant les écrits d'Améry, de Levi et d'autres, j'essayais d'une manière ou d'une autre d'atténuer le sentiment oppressant d'injustice que je ressentais après avoir été exposé à la sombre interprétation de la Shoah par Israël et aux certificats de haute valeur morale décernés à ce pays par ses alliés occidentaux. Je cherchais à me rassurer auprès de personnes qui avaient connu, dans leur propre corps fragile, la terreur monstrueuse infligée à des millions de personnes par un État-nation européen prétendument civilisé, et qui avaient décidé de rester perpétuellement sur leurs gardes contre la déformation de la signification de la Shoah et l'abus de sa mémoire.

En dépit de ses réserves croissantes à l'égard d'Israël, une classe politique et médiatique occidentale n'a cessé d'euphémiser les faits flagrants de l'occupation militaire et de l'annexion incontrôlée par des démagogues ethnonationalistes : Israël, dit le refrain, a le droit, en tant que seule démocratie du Moyen-Orient, de se défendre, en particulier contre des brutes génocidaires. En conséquence, les victimes de la barbarie israélienne à Gaza ne peuvent même pas obtenir des élites occidentales une simple reconnaissance de leur calvaire, et encore moins des secours. Ces derniers mois, des milliards de personnes dans le monde ont assisté à un assaut extraordinaire dont les victimes, comme l'a dit Blinne Ní Ghrálaigh, une avocate irlandaise qui représente l'Afrique du Sud à la Cour internationale de justice de La Haye, « diffusent leur

propre destruction en temps réel dans l'espoir désespéré, et pour l'instant vain, que le monde puisse faire quelque chose ».



Gaza : le sort des civils, suspendu aux négociations de trêve - Boligán (Mexique)

Mais le monde, ou plus précisément l'Occident, ne fait rien. Pire, la liquidation de Gaza, bien que décrite et diffusée par ses auteurs, est quotidiennement obscurcie, voire niée, par les instruments de l'hégémonie militaire et culturelle de l'Occident : du président usaméricain affirmant que les Palestiniens sont des menteurs et des politiciens européens entonnant qu'Israël a le droit de se défendre aux prestigieux organes d'information utilisant la voix passive pour relater les massacres perpétrés

dans la bande de Gaza. Nous nous trouvons dans une situation sans précédent. Jamais auparavant nous n'avions été aussi nombreux à assister en temps réel à un massacre à l'échelle industrielle. Pourtant, l'insensibilité, la timidité et la censure qui prévalent refusent, voire se moquent, de notre choc et de notre chagrin. Beaucoup d'entre nous qui ont vu certaines des images et des vidéos en provenance de Gaza - ces visions d'enfer de cadavres tordus ensemble et enterrés dans des fosses communes, les cadavres plus petits tenus par des parents en deuil, ou posés sur le sol en rangées bien ordonnées - sont devenus tranquillement fous au cours des derniers mois. Chaque jour est empoisonné par la conscience que, pendant que nous vivons, des centaines de personnes ordinaires comme nous sont assassinées ou forcées d'assister à l'assassinat de leurs enfants.



12-20-23

Rappelez-vous : lui, c'est le libéral – Ted Rall (USA)

Ceux qui scrutent le visage de Joe Biden à la recherche d'un signe de pitié, d'un signe de fin de l'hémorragie, découvrent une dureté étrangement lisse, seulement interrompue par un petit sourire nerveux lorsqu'il débite les mensonges israéliens sur les bébés décapités. La méchanceté et la cruauté obstinées de Biden à l'égard des Palestiniens n'est qu'une des nombreuses énigmes macabres que nous présentent les politiciens et les journalistes occidentaux. La Shoah a traumatisé au moins deux générations juives, et les massacres et les prises d'otages perpétrés en Israël le 7 octobre par le Hamas et d'autres groupes palestiniens ont ravivé la crainte d'une extermination collective chez de nombreux Juifs. Mais il était clair dès le départ que les dirigeants israéliens les plus fanatiques de l'histoire ne reculeraient pas devant l'exploitation

d'un sentiment généralisé de violation, de deuil et d'horreur. Il aurait été facile pour les dirigeants occidentaux d'étouffer leur élan de solidarité inconditionnelle avec un régime extrémiste tout en reconnaissant la nécessité de poursuivre et de traduire en justice les personnes coupables de crimes de guerre le 7 octobre. Pourquoi alors Keir Starmer [*chef du parti travailliste, NdT*], ancien avocat spécialisé dans les droits humains, a-t-il affirmé qu'Israël avait le droit de « priver les Palestiniens d'électricité et d'eau » ? Pourquoi l'Allemagne a-t-elle fébrilement commencé à vendre davantage d'armes à Israël (et, avec ses médias mensongers et sa répression officielle impitoyable, en particulier contre les artistes et les penseurs juifs, a donné une nouvelle leçon au monde sur l'ascension rapide de l'ethnonationalisme meurtrier dans ce pays) ? Comment expliquer les titres de la BBC et du *New York Times* tels que « Hind Rajab, six ans, retrouvée morte à Gaza quelques jours après avoir appelé à l'aide », « Les larmes d'un père de Gaza qui a perdu 103 membres de sa famille » et « Un homme meurt après s'être immolé par le feu devant l'ambassade d'Israël à Washington, selon la police » ? Pourquoi les hommes politiques et les journalistes occidentaux ont-ils continué à présenter les dizaines de milliers de Palestiniens morts et mutilés comme des dommages collatéraux, dans une guerre d'autodéfense imposée à l'armée la plus morale du monde, comme le prétend être Tsahal ?



Carlos Latuff, Brésil

Pour de nombreuses personnes dans le monde, les réponses ne peuvent qu'être entachées d'une amertume raciale qui couve depuis longtemps. La Palestine, comme l'a souligné George Orwell en 1945, est une « question de couleur », et c'est ainsi qu'elle

a inévitablement été perçue par Gandhi, qui a supplié les dirigeants sionistes de ne pas recourir au terrorisme contre les Arabes en utilisant des armes occidentales, et par les nations postcoloniales, qui ont presque toutes refusé de reconnaître l'État d'Israël. Ce que W.E.B. Du Bois appelait le problème central de la politique internationale - la « ligne de couleur » - a motivé Nelson Mandela lorsqu'il a déclaré que la libération de l'Afrique du Sud de l'apartheid était « incomplète sans la liberté des Palestiniens ». James Baldwin a cherché à profaner ce qu'il a qualifié de « silence pieux » autour du comportement d'Israël en affirmant que l'État juif, qui a vendu des armes au régime d'apartheid en Afrique du Sud, incarnait la suprématie blanche et non la démocratie. Muhammad Ali considérait la Palestine comme un exemple d'injustice raciale flagrante. Il en va de même aujourd'hui pour les dirigeants des confessions chrétiennes noires les plus anciennes et les plus importantes des USA, qui ont accusé Israël de génocide et demandé à Biden de mettre fin à toute aide financière et militaire à ce pays.

En 1967, James Baldwin a eu le manque de tact de dire que la souffrance du peuple juif « est reconnue comme faisant partie de l'histoire morale du monde » et que « ce n'est pas le cas pour les Noirs ». En 2024, beaucoup plus de gens peuvent voir que, comparés aux victimes juives du nazisme, les innombrables millions de personnes consumées par l'esclavage, les nombreux holocaustes de la fin de l'époque victorienne en Asie et en Afrique, et les attaques nucléaires sur Hiroshima et Nagasaki sont à peine rappelés. Ces dernières années, des milliards de non-Occidentaux ont été furieusement politisés par la guerre calamiteuse de l'Occident contre le terrorisme, l'« apartheid vaccinal » pendant la pandémie et l'hypocrisie flagrante sur le sort des Ukrainiens et des Palestiniens ; ils ne peuvent manquer de remarquer une version belliciste du « négationnisme » parmi les élites des anciens pays impérialistes, qui refusent d'aborder le passé de brutalité et de pillage génocidaire de leurs pays et s'efforcent de délégitimer toute discussion à ce sujet en la qualifiant de « wokisme » déséquilibré. Les récits populaires du totalitaire « les-Occidentaux-sont-les-meilleurs » continuent d'ignorer les descriptions aiguës du nazisme (par Jawaharlal Nehru et Aimé Césaire, entre autres sujets impériaux) comme le « jumeau » radical de l'impérialisme occidental ; ils hésitent à explorer le lien évident entre le massacre impérial des indigènes dans les colonies et les terreurs génocidaires perpétrées contre les juifs à l'intérieur de l'Europe.

L'un des grands dangers actuels est le durcissement de la ligne de couleur en une nouvelle ligne Maginot. Pour la plupart des peuples non occidentaux, dont l'expérience primordiale de la civilisation européenne a été d'être brutalement colonisée par ses représentants, la Shoah n'est pas apparue comme une atrocité sans précédent. Se remettant des ravages de l'impérialisme dans leur propre pays, la plupart des peuples non occidentaux n'étaient pas en mesure d'apprécier l'ampleur de l'horreur que le jumeau radical de cet impérialisme a infligée aux Juifs d'Europe. Ainsi, lorsque

les dirigeants israéliens comparent le Hamas aux nazis et que les diplomates israéliens portent des étoiles jaunes à l'ONU, leur public est presque exclusivement occidental. La majeure partie du monde ne porte pas le fardeau de la culpabilité de l'Europe chrétienne à l'égard de la Shoah et ne considère pas la création d'Israël comme une nécessité morale pour absoudre les péchés des Européens du XX^e siècle. Depuis plus de sept décennies, l'argument des « peuples basanés » reste le même : pourquoi les Palestiniens devraient-ils être dépossédés et punis pour des crimes dont seuls les Européens ont été complices ? Et ils ne peuvent que reculer de dégoût devant l'affirmation implicite qu'Israël a le droit de massacrer 13 000 enfants, non seulement par légitime défense, mais parce qu'il est un État né de la Shoah.



En 2006, [Tony Judt](#) avertissait déjà que « l'Holocauste ne peut plus être instrumentalisé pour excuser le comportement d'Israël » parce qu'un nombre croissant de personnes « ne peut tout simplement pas comprendre comment les horreurs de la dernière guerre européenne peuvent être invoquées pour autoriser ou tolérer un comportement inacceptable à une autre époque et dans un autre lieu ». « La manie de la persécution cultivée depuis longtemps par Israël - "tout le monde veut notre peau" - ne suscite plus la sympathie », a-t-il averti, et les prophéties d'un antisémitisme universel risquent de « devenir une affirmation auto-réalisatrice » : « Le comportement imprudent d'Israël et l'identification insistante de toute critique à l'antisémitisme sont désormais la principale source de sentiment antijuif en

Europe occidentale et dans une grande partie de l'Asie ». Les amis les plus dévoués d'Israël attendent aujourd'hui cette situation. Comme l'a déclaré le journaliste et documentariste israélien Yuval Abraham, « l'effroyable détournement » de l'accusation d'antisémitisme par les Allemands la vide de son sens et « met ainsi en danger les Juifs du monde entier ». Biden ne cesse d'avancer l'argument perfide selon lequel la sécurité de la population juive dans le monde dépend d'Israël. Comme l'a récemment déclaré le chroniqueur *du New York Times* Ezra Klein, « Je suis juif. Est-ce que je me sens plus en sécurité ? Ai-je l'impression qu'il y a moins d'antisémitisme dans le monde en ce moment à cause de ce qui se passe en Israël, ou ai-je l'impression qu'il y a une énorme montée de l'antisémitisme, et que même les Juifs dans des endroits qui ne sont pas Israël sont vulnérables à ce qui se passe en Israël ? »

Ce scénario ruineux a été très clairement anticipé par les survivants de la Shoah que j'ai cités plus haut, qui ont mis en garde contre les dommages infligés à la mémoire de la Shoah par son instrumentalisation. Bauman a averti à plusieurs reprises après les années 1980 que de telles tactiques de la part d'hommes politiques sans scrupules comme Begin et Netanyahou assuraient « un triomphe post-mortem à Hitler, qui rêvait de créer un conflit entre les Juifs et le monde entier » et « empêchaient les Juifs

de jamais coexister pacifiquement avec les autres ». Améry, désespéré dans ses dernières années par « 'antisémitisme naissant », a supplié les Israéliens de traiter même les terroristes palestiniens avec humanité, afin que la solidarité entre les sionistes de la diaspora comme lui et Israël ne devienne pas « la base d'une communion de deux parties vouées à l'échec face à la catastrophe ».

Il n'y a pas grand-chose à espérer à cet égard de la part des dirigeants actuels d'Israël. La découverte de leur extrême vulnérabilité face au Hezbollah et au Hamas devrait les inciter à prendre le risque d'un compromis de paix. Pourtant, avec toutes les bombes de 900 kilos que Biden leur a prodiguées, ils cherchent follement à militariser davantage leur occupation de la Cisjordanie et de la bande de Gaza. Une telle auto-mutilation est l'effet à long terme que Boas Evron craignait lorsqu'il a mis en garde contre « la mention continue de l'Holocauste, de l'antisémitisme et de la haine des Juifs dans toutes les générations ». « Une direction ne peut être séparée de sa propre propagande », écrivait-il, et la classe dirigeante israélienne agit comme les chefs d'une "secte" opérant « dans le monde des mythes et des monstres créés de ses propres mains », « incapable de comprendre ce qui se passe dans le monde réel » ou les « processus historiques dans lesquels l'État est pris ».

Quarante-quatre ans après qu'Evron a écrit ces lignes, il est également plus clair que les sponsors occidentaux d'Israël se sont révélés être les pires ennemis du pays, enfonçant leur pupille dans l'hallucination. Comme le dit Evron, les puissances occidentales agissent contre leurs « propres intérêts et appliquent à Israël une relation préférentielle spéciale, sans qu'Israël se sente obligé de rendre la pareille ». En conséquence, « le traitement spécial accordé à Israël, exprimé par un soutien économique et politique inconditionnel », a « créé une serre économique et politique autour d'Israël, le coupant des réalités économiques et politiques mondiales ».

Netanyahou et sa cohorte menacent les fondements de l'ordre mondial qui a été reconstruit après la révélation des crimes nazis. Même avant Gaza, la Shoah perdait sa place centrale dans notre imaginaire du passé et de l'avenir. Il est vrai qu'aucune atrocité historique n'a fait l'objet d'une commémoration aussi large et complète. Mais la culture du souvenir autour de la Shoah a maintenant accumulé sa propre longue histoire. Cette histoire montre que la mémoire de la Shoah n'est pas née organiquement de ce qui s'est passé entre 1939 et 1945 : elle a été construite, souvent très délibérément, et à des fins politiques spécifiques. En fait, le consensus nécessaire sur la portée universelle de la Shoah a été mis en danger par les pressions idéologiques de plus en plus visibles exercées sur sa mémoire.

Le fait que le régime nazi allemand et ses collaborateurs européens aient assassiné six millions de Juifs était largement connu après 1945. Mais pendant de nombreuses années, ce fait stupéfiant n'a eu qu'une faible résonance politique et intellectuelle. Dans les années 1940 et 1950, la Shoah n'était pas considérée comme une atrocité distincte

des autres atrocités de la guerre : les tentatives d'extermination des populations slaves, des Tziganes, des handicapés et des homosexuels. Bien entendu, la plupart des peuples européens avaient leurs propres raisons de ne pas s'attarder sur le meurtre des Juifs. Les Allemands étaient obsédés par leur propre traumatisme lié aux bombardements et à l'occupation par les puissances alliées, ainsi qu'à leur expulsion massive d'Europe de l'Est. La France, la Pologne, l'Autriche et les Pays-Bas, qui avaient ardemment coopéré avec les nazis, voulaient se présenter comme faisant partie d'une vaillante « résistance » à l'hitlérisme. Trop de rappels indécents de cette complicité ont existé longtemps après la fin de la guerre en 1945. L'Allemagne a eu d'anciens nazis comme chancelier [*Kurt Georg Kiesinger*] et président [*Heinrich Lübke*]. Le président français François Mitterrand avait été un apparatchik du régime de Vichy [*agent contractuel de la Légion française des combattants et des volontaires de la révolution nationale, puis chargé des relations avec la presse au Commissariat au reclassement des prisonniers de guerre, décoré de la francisque NdT*]. En 1992 encore, Kurt Waldheim était président de l'Autriche alors qu'il existait des preuves de son implication dans les atrocités nazies [*crimes de guerre comme officier de la Wehrmacht de 1942 à 1945, en Italie, Yougoslavie et Grèce, NdT*].

Même aux USA, il y avait « un silence public et une sorte de déni étatique concernant l'Holocauste », comme l'écrit Idith Zertal dans *Israel's Holocaust and the Politics of Nationhood* (2005). Ce n'est que bien après 1945 que l'Holocauste a commencé à être évoqué publiquement. En Israël même, la prise de conscience de la Shoah s'est limitée pendant des années aux survivants, dont il est étonnant de se souvenir aujourd'hui qu'ils ont été traités avec mépris par les dirigeants du mouvement sioniste. Ben-Gourion avait d'abord vu dans l'arrivée au pouvoir d'Hitler « un énorme coup de pouce politique et économique pour l'entreprise sioniste », mais il ne considérait pas les débris humains des camps de la mort hitlériens comme un matériau adapté à la construction d'un nouvel État juif fort. Tout ce qu'ils avaient enduré, disait Ben-Gourion, avait « purgé leur âme de tout ce qui était bon ». [Saul Friedländer](#), le plus grand historien de la Shoah, qui a quitté Israël en partie parce qu'il ne supportait pas de voir la Shoah utilisée « comme prétexte pour des mesures anti-palestiniennes sévères », rappelle dans ses mémoires, *Où mène le souvenir : ma vie* (2016), que les universitaires ont d'abord dédaigné le sujet, le laissant au centre de commémoration et de documentation Yad Vashem.

Ce n'est qu'avec le procès d'Adolf Eichmann, en 1961, que les mentalités ont commencé à évoluer. Dans *Le septième million* (1993, fr. 2003), l'historien israélien Tom Segev raconte que Ben-Gourion, accusé par Begin et d'autres rivaux politiques d'insensibilité à l'égard des survivants de la Shoah, a décidé d'organiser une « catharsis nationale » en tenant le procès d'un criminel de guerre nazi. Il espérait éduquer les Juifs des pays arabes sur la Shoah et l'antisémitisme européen (qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre) et commencer à les lier aux Juifs d'ascendance européenne dans ce qui semblait trop clairement être une communauté imparfaitement imaginée. Segev

poursuit en décrivant comment Begin a fait progresser ce processus de création d'une conscience de la Shoah parmi les Juifs à la peau plus foncée qui avaient longtemps été la cible d'humiliations racistes de la part de l'establishment blanc du pays. Begin a soigné leurs blessures de classe et de race en leur promettant des terres palestiniennes volées et un statut socio-économique supérieur à celui des Arabes dépossédés et démunis.

Cette répartition des salaires de l'israélité a coïncidé avec l'émergence de la politique identitaire au sein d'une minorité aisée aux USA. Comme l'explique Peter Novick avec des détails surprenants dans *The Holocaust in American Life* (1999), la Shoah « n'était pas si importante » dans la vie des Juifs usaméricains jusqu'à la fin des années 1960. Seuls quelques livres et films ont abordé le sujet. Le film "Judgement à Nuremberg" (1961) a intégré le meurtre de masse des Juifs dans la catégorie plus large des crimes du nazisme. Dans son essai « [The Intellectual and Jewish Fate^{PDF}](#) », publié dans le magazine juif *Midstream* [édité par la Fondation Theodor Herzl à New York, NdT] en 1957, [Norman Podhoretz](#), le saint patron des sionistes néoconservateurs dans les années 1980 [rédacteur en chef de 1960 à 1995 de [Commentary](#), le mensuel de l'American Jewish Committee, dont son fils John est le rédac-chef depuis 2009 NdT], ne dit rien du tout sur l'Holocauste.

Les organisations juives, qui sont devenues célèbres pour leur contrôle de l'opinion sur le sionisme, ont d'abord découragé la commémoration des victimes juives d'Europe. Elles s'efforçaient d'apprendre les nouvelles règles du jeu géopolitique. Au cours des changements de caméléon du début de la guerre froide, l'Union soviétique est passée du statut d'alliée fidèle contre l'Allemagne nazie à celui d'ennemi totalitaire ; l'Allemagne est passée du statut d'ennemi totalitaire à celui d'allié démocratique fidèle contre l'ennemi totalitaire. En conséquence, le rédacteur en chef de *Commentary* a exhorté les Juifs usaméricains à adopter une « attitude réaliste plutôt que punitive et récriminatoire » à l'égard de l'Allemagne, qui était désormais un pilier de la « civilisation démocratique occidentale ».

Cette vaste mise en scène des dirigeants politiques et intellectuels du monde libre a choqué et aigri de nombreux survivants de la Shoah. Cependant, ils n'étaient pas considérés à l'époque comme des témoins privilégiés du monde moderne. Améry, qui détestait le « philo-sémitisme envahissant » de l'Allemagne d'après-guerre, en était réduit à amplifier ses « ressentiments » privés dans des essais destinés à troubler la « conscience misérable » des lecteurs allemands. Dans l'un de ces essais, il décrit un voyage en Allemagne au milieu des années 1960. Alors qu'il discute du dernier roman de Saul Bellow avec les nouveaux intellectuels « raffinés » du pays, il ne peut oublier les « visages de pierre » des Allemands ordinaires devant un tas de cadavres, et découvre qu'il éprouve une nouvelle « rancune » envers les Allemands et leur place exaltée dans les « halls majestueux de l'Occident ». L'expérience de la « solitude absolue » d'Améry devant ses tortionnaires de la Gestapo a détruit sa « confiance

dans le monde ». Ce n'est qu'après sa libération qu'il a retrouvé une « compréhension mutuelle » avec le reste de l'humanité, car « ceux qui m'avaient torturé et transformé en insecte » semblaient inspirer du « mépris » à cette dernière. Mais sa foi bienfaisante dans « l'équilibre de la moralité mondiale » a été rapidement ébranlée par l'étreinte de l'Allemagne par l'Occident et par le recrutement enthousiaste d'anciens nazis par le monde libre dans son nouveau « jeu de pouvoir ».

Améry se serait senti encore plus trahi s'il avait vu le mémorandum du Comité juif américain en 1951, qui regrettait que « pour la plupart des Juifs, le raisonnement sur l'Allemagne et les Allemands soit encore empreint d'une forte émotion ». Novick explique que les Juifs usaméricains, comme d'autres groupes ethniques, étaient soucieux d'éviter l'accusation de double loyauté et de profiter des opportunités en pleine expansion offertes par l'USAMérique de l'après-guerre. Ils sont devenus plus attentifs à la présence d'Israël lors du procès Eichmann, largement médiatisé et controversé, qui a rendu inéluctable le fait que les Juifs avaient été les principales cibles et victimes d'Hitler. Mais ce n'est qu'après la guerre des Six jours en 1967 et la guerre du Kippour en 1973, lorsqu'Israël a semblé menacé dans son existence par ses ennemis arabes, que la Shoah a commencé à être largement conçue, tant en Israël qu'aux USA, comme l'emblème de la vulnérabilité juive dans un monde éternellement hostile. Les organisations juives ont commencé à utiliser la devise « Plus jamais ça » pour faire pression en faveur de politiques usaméricaines favorables à Israël. Les USA, confrontés à une défaite humiliante en Asie de l'Est, ont commencé à considérer un Israël apparemment invincible comme un mandataire précieux au Moyen-Orient, et ont commencé à subventionner généreusement l'État juif. À son tour, le récit, promu par les dirigeants israéliens et les groupes sionistes usaméricains, selon lequel la Shoah représentait un danger présent et imminent pour les Juifs, a commencé à servir de base à l'autodéfinition collective de nombreux Juifs usaméricains dans les années 1970.

Les Juifs usaméricains étaient alors le groupe minoritaire le plus éduqué et le plus prospère d'USAMérique, et ils étaient de plus en plus irréligieux. Pourtant, dans la société usaméricaine rancunière et polarisée de la fin des années 1960 et des années 1970, où la mise sous séquestre ethnique et raciale est devenue courante dans un sentiment généralisé de désordre et d'insécurité, et où la calamité historique est devenue un insigne d'identité et de rectitude morale, de plus en plus d'USAméricains juifs assimilés se sont ralliés à la mémoire de la Shoah et ont forgé un lien personnel avec un Israël qu'ils considéraient comme menacé par des antisémites génocidaires. Une tradition politique juive préoccupée par les inégalités, la pauvreté, les droits civiques, l'environnementalisme, le désarmement nucléaire et l'anti-impérialisme s'est transformée en une tradition caractérisée par une hyper-attention à l'égard de la seule démocratie du Moyen-Orient.



Dans les journaux qu'il a tenus à partir des années 1960, l'écrivain et critique littéraire [Alfred Kazin](#) alterne entre la perplexité et le mépris en décrivant les psychodrames de l'identité personnelle qui ont contribué à créer l'électorat le plus fidèle d'Israël à l'étranger :

La période actuelle de "succès" juif sera un jour commémorée comme l'une des plus grandes ironies... Les Juifs pris au piège, les Juifs assassinés, et bingo ! De ses cendres naîtront toutes les lamentations et l'exploitation de l'Holocauste ... Israël comme "sauvegarde" des Juifs ; l'Holocauste comme notre nouvelle Bible, plus qu'un livre de lamentations.

Kazin était allergique au culte usaméricain d'Elie Wiesel, qui affirmait partout que la Shoah était incompréhensible, incomparable et irréprésentable, et que les Palestiniens n'avaient aucun droit sur Jérusalem. Selon Kazin, « la classe moyenne juive américaine » avait trouvé en Wiesel un « Jésus de l'Holocauste », « un substitut à sa propre vacuité religieuse ». La puissante politique identitaire d'une minorité usaméricaine n'a pas échappé à Primo Levi lors de son unique visite dans le pays en 1985, deux ans avant qu'il ne se suicide. Il avait été profondément troublé par la culture de consommation ostentatoire de l'Holocauste autour de Wiesel (qui prétendait avoir été le grand ami de Levi à Auschwitz ; Levi ne se souvenait pas l'avoir jamais rencontré) et était perplexe face à l'obsession voyeuriste de ses hôtes usaméricains pour sa judéité. Dans une lettre à ses amis de Turin, il se plaint que les USAméricains lui ont « épinglé une étoile de David ». Lors d'une conférence à Brooklyn, Levi, à qui l'on demandait son avis sur la politique au Moyen-Orient, commença à dire qu'« Israël était une erreur en termes historiques ». Un tollé s'ensuivit et le modérateur dut interrompre la rencontre. Plus tard dans l'année, en octobre, *Commentary*, qui s'était alors montré furieusement pro-israélien, a chargé une néocon en herbe de 24 ans de lancer des attaques venimeuses à l'encontre de Levi. De l'aveu même de Levi, cette violence intellectuelle (amèrement regrettée par son auteure, aujourd'hui antisioniste) a contribué à éteindre sa « volonté de vivre » [v. *Reading Primo Levi*, par [Fernanda Eberstadt](#) et le [droit de réponse de Primo Levi](#)].

La littérature usaméricaine récente manifeste le plus clairement le paradoxe suivant : plus la Shoah s'éloigne dans le temps, plus son souvenir est féroce possédé par les générations suivantes d'USAméricains juifs. J'ai été choqué par l'irrévérence avec laquelle Isaac Bashevis Singer, né en 1904 en Pologne et devenu à bien des égards la quintessence de l'écrivain juif du XX^e siècle, a dépeint les survivants de la Shoah dans ses romans et s'est moqué à la fois de l'État d'Israël et du philosémitisme empressé des gentils usaméricains. Un roman comme *Ombres sur l'Hudson* semble presque conçu pour prouver que l'oppression n'améliore pas le caractère moral. Mais des écri-

vains juifs beaucoup plus jeunes et plus sécularisés que Singer semblaient trop immergés dans ce que Gillian Rose, dans son essai cinglant sur *La liste de Schindler*, a appelé la « piété de l'Holocauste ». Dans une critique de la *LRB* (23 juin 2005) de *The History of Love*, un roman de Nicole Krauss se déroulant en Israël, en Europe et aux USA, James Wood a souligné que son auteurE, née en 1974, « procède comme si l'Holocauste s'était produit hier ». La judéité du roman a été, écrit Wood, « déformée en fraude et en histrionisme par la force de l'identification de Krauss à cette judéité ». Une telle « ferveur juive », à la limite du « spectacle de ménestrels blackface », contrastait fortement avec l'œuvre de Bellow, Norman Mailer et Philip Roth, qui n'avaient « pas montré un grand intérêt pour l'ombre de la Shoah ».



Oncle Joe et Madame déposent des fleurs sur la tombe de Theodor Herzl à Jérusalem en 2010

Une affiliation vigoureusement voulue à la Shoah a également marqué et diminué une grande partie du journalisme usaméricain sur Israël. De manière plus conséquente, la religion politico-laïque de la Shoah et l'identification excessive à Israël depuis les années 1970 ont fatalement faussé la politique étrangère du principal bailleur de fonds d'Israël, les USA. En 1982, peu avant que Reagan n'ordonne sans ménagement à Begin de mettre fin à son « holocauste » au Liban, un jeune sénateur usaméricain qui vénérât Elie Wiesel comme son grand maître a rencontré le premier ministre israélien. Selon le récit stupéfait que Begin a fait de cette rencontre, le sénateur a salué l'effort de guerre israélien et s'est vanté d'être prêt à aller plus loin, même si cela signifiait tuer des femmes et des enfants. Begin lui-même a été déconcerté par les paroles du futur président usaméricain, Joe Biden. « Non, monsieur », a-t-il insisté.

« Selon nos valeurs, il est interdit de blesser des femmes et des enfants, même en temps de guerre... C'est un critère de la civilisation humaine que de ne pas blesser les civils » [sic].

La période de paix relative a fait oublier à la plupart d'entre nous les calamités qui l'ont précédée. Seules quelques personnes en vie aujourd'hui peuvent se souvenir de l'expérience de la guerre totale qui a défini la première moitié du XX^e siècle, des luttes impériales et nationales à l'intérieur et à l'extérieur de l'Europe, de la mobilisation idéologique de masse, des éruptions du fascisme et du militarisme. Près d'un demi-siècle des conflits les plus brutaux et des plus grandes ruptures morales de l'histoire a révélé les dangers d'un monde où aucune contrainte religieuse ou éthique n'existait sur ce que les êtres humains pouvaient ou osaient faire. La raison laïque et la science moderne, qui ont déplacé et remplacé la religion traditionnelle, n'ont pas seulement révélé leur incapacité à légiférer sur la conduite humaine ; elles sont impliquées dans les nouveaux modes de massacre efficaces démontrés par Auschwitz et Hiroshima.

Au cours des décennies de reconstruction qui ont suivi 1945, il est lentement redevenu possible de croire au concept de société moderne, à ses institutions en tant que force civilisatrice sans équivoque, à ses lois en tant que défense contre les passions vicieuses. Cette croyance provisoire a été consacrée et affirmée par une théologie laïque négative dérivée de la révélation des crimes nazis : *Plus jamais ça*. L'impératif catégorique de l'après-guerre a progressivement pris une forme institutionnelle avec la création d'organisations telles que la CIJ et la Cour pénale internationale et d'organismes vigilants de défense des droits humains tels qu'Amnesty International ou Human Rights Watch. Un document majeur des années d'après-guerre, le préambule de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, est imprégné de la crainte de voir se répéter l'apocalypse raciale du passé de l'Europe. Au cours des dernières décennies, alors que l'utopie d'un meilleur ordre socio-économique s'estompait, l'idéal des droits humains a puisé encore plus d'autorité dans les souvenirs du grand mal commis pendant la Shoah.



Émilie Seto, Marseille, France

Qu'il s'agisse des Espagnols luttant pour une justice réparatrice après de longues années de dictature brutale, des Latino-Américains s'agitant au nom de leurs "*desaparecidos*", des Bosniaques demandant une protection contre les nettoyeurs ethniques serbes, ou de la demande coréenne de réparation pour les "*femmes de réconfort*" réduites en esclavage par les Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale [*sans oublier les victimes du génocide rwandais, NdT*], les souvenirs de la souffrance des Juifs aux mains des nazis sont le fondement sur lequel ont été construites la plupart des descriptions d'idéologies extrêmes et d'atrocités, et la plupart des demandes de reconnaissance et de réparation.

Ces mémoires ont contribué à définir les notions de responsabilité, de culpabilité collective et de crime contre l'humanité. Il est vrai que celles-ci ont été continuellement malmenées par les tenants de l'humanitarisme militaire, qui réduisent les droits humains au droit de ne pas être brutalement assassiné. Et le cynisme s'installe plus rapidement lorsque les formules de commémoration de la Shoah - voyages solennels à Auschwitz, suivis d'effusions fraternelles avec Netanyahu à Jérusalem - deviennent le ticket d'entrée pour la respectabilité pour les politiciens antisémites, les agitateurs islamophobes et Elon Musk. Ou lorsque Netanyahu accorde une absolution morale en échange de son soutien à des politiciens franchement judéophobes d'Europe de l'Est qui cherchent continuellement à réhabiliter les fervents bourreaux locaux de Juifs pendant la Shoah. Pourtant, en l'absence de toute autre mesure plus efficace, la Shoah reste indispensable pour évaluer la santé politique et morale des sociétés ; sa

mémoire, bien que sujette à des abus, peut encore être utilisée pour mettre au jour des iniquités plus insidieuses. Quand je regarde mes propres écrits sur les admirateurs antimusulmans d'Hitler et leur influence néfaste sur l'Inde d'aujourd'hui, je suis frappé par le nombre de fois où j'ai cité l'expérience juive des préjugés pour mettre en garde contre la barbarie qui devient possible quand certains tabous sont brisés.

The Thinker Sanghi



Adapted from The Thinker of Auguste Rodin

Le penseur Sanghi, d'après Rodin, par [Rebel Politik](#), Inde

On appelle Sanghis les paramilitaires membres de la nébuleuse suprémaciste hindoue regroupée dans la Sangh Parivar, la "famille de l'organisation", à savoir la [RSS](#), dont fait partie le BJP de Narendra Modi

Tous ces points de référence universalistes - la Shoah comme mesure de tous les crimes, l'antisémitisme comme forme la plus mortelle de sectarisme - risquent de disparaître à mesure que l'armée israélienne massacre et affame les Palestiniens, rase leurs maisons, leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs mosquées, leurs églises, les bombarde pour les concentrer dans des campements de plus en plus petits, tout en dénonçant comme antisémites ou champions du Hamas tous ceux qui l'implorent de cesser, depuis les Nations unies, Amnesty International et Human Rights Watch jusqu'aux gouvernements espagnol, irlandais, brésilien et sud-africain, en passant

par le Vatican. Israël dynamite aujourd'hui l'édifice des normes mondiales construites après 1945, qui vacille depuis la guerre catastrophique et toujours impunie contre le terrorisme et la guerre revancharde de Vladimir Poutine en Ukraine. La rupture profonde que nous ressentons aujourd'hui entre le passé et le présent est une rupture dans l'histoire morale du monde depuis le point zéro de 1945, histoire dont la Shoah a été pendant de nombreuses années l'événement central et la référence universelle.

D'autres tremblements de terre sont à prévoir. Les hommes politiques israéliens ont décidé d'empêcher la création d'un État palestinien. Selon un récent sondage, une majorité absolue (88 %) de Juifs israéliens estime que l'ampleur des pertes palestiniennes est justifiée. Le gouvernement israélien bloque l'aide humanitaire à Gaza. Joe Biden admet désormais que ses subordonnés israéliens sont coupables de « bombardements aveugles », mais il leur distribue compulsivement de plus en plus de matériel militaire. Le 20 février, les USA ont méprisé pour la troisième fois à l'ONU le souhait désespéré de la plupart des pays du monde de mettre fin au bain de sang à Gaza. Le 26 février, alors qu'il léchait un cornet de glace, Joe Biden a lancé sa propre idée, rapidement rejetée par Israël et le Hamas, d'un cessez-le-feu temporaire. Au Royaume-Uni, les politiciens travaillistes et conservateurs cherchent des formules verbales susceptibles d'apaiser l'opinion publique tout en offrant une couverture morale au carnage de Gaza. Cela semble à peine croyable, mais les preuves sont désormais accablantes : nous assistons à une sorte d'effondrement du monde libre.



En même temps, Gaza est devenue pour d'innombrables personnes impuissantes la condition essentielle de la conscience politique et éthique au XXI^e siècle - tout comme la Première Guerre mondiale l'a été pour une génération en Occident. Et, de plus en plus, il semble que seuls ceux qui ont été secoués par la calamité de Gaza peuvent sauver la Shoah de Netanyahu, Biden, Scholz et Sunak et ré-universaliser sa signification morale ; eux seuls peuvent restaurer ce qu'Améry appelait l'équilibre de la moralité mondiale. La plupart des manifestants qui remplissent les rues de leurs villes semaine après semaine n'ont aucune relation immédiate avec le passé européen de la Shoah. Ils jugent Israël sur ses actions à Gaza plutôt que sur sa demande de sécurité totale et permanente sanctifiée par la Shoah. Qu'ils connaissent ou non la Shoah, ils rejettent la leçon grossière de darwinisme social qu'Israël en tire : la survie d'un groupe de personnes aux dépens d'un autre. Ils sont motivés par le simple désir de défendre les idéaux qui semblaient si universellement souhaitables après 1945 : le respect de la liberté, la tolérance à l'égard de l'altérité des croyances et des modes de vie, la solidarité avec la souffrance humaine et le sens de la responsabilité morale à l'égard des faibles et des persécutés. Ces hommes et ces femmes savent que s'il y a une leçon à tirer de la Shoah, c'est « Plus jamais ça pour qui que ce soit », le slogan des jeunes militants courageux de *Jewish Voice for Peace*.

Il est possible qu'ils perdent. Peut-être qu'Israël, avec sa psychose survivaliste, n'est pas la « relique amère » dont parlait George Steiner - il est plutôt le signe avant-coureur de l'avenir d'un monde en faillite et épuisé. Le soutien sans réserve apporté à Israël par des personnalités d'extrême droite comme Javier Milei (Argentine) et Jair Bolsonaro (Brésil) et son parrainage par des pays où les nationalistes blancs ont contaminé la vie politique - les USA, le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne, l'Italie - suggèrent que le monde des droits individuels, des frontières ouvertes et du droit international est en train de s'éloigner. Il est possible qu'Israël parvienne à nettoyer ethniquement Gaza, et même la Cisjordanie. Il y a trop de preuves que l'arc de l'univers moral ne s'incline pas vers la justice : les hommes puissants peuvent faire en sorte que leurs massacres semblent nécessaires et justes. Il n'est pas du tout difficile d'imaginer une conclusion triomphale à l'assaut israélien.

La crainte d'une défaite catastrophique pèse sur l'esprit des manifestants qui perturbent les discours de campagne de Biden et sont expulsés de ses meetings au son d'un chœur de « quatre ans de plus ». L'incrédulité face à ce qu'ils voient chaque jour dans les vidéos en provenance de Gaza et la crainte d'une brutalité plus débridée poursuivent les dissidents en ligne qui excoient quotidiennement les piliers du quatrième pouvoir occidental pour leur intimité avec le pouvoir brutal. En accusant Israël de génocide, ils semblent délibérément violer l'opinion "modérée" et "raisonnable" qui place le pays ainsi que la Shoah en dehors de l'histoire moderne de l'expansionnisme raciste. Et ils ne persuadent probablement personne dans le courant politique occidental dominant, toujours plus blindé.

Mais Améry lui-même, en adressant ses ressentiments à la conscience misérable de son temps, disait : « je ne parle pas du tout avec l'intention de convaincre, je jette aveuglément ma parole sur la balance, quel qu'en soit le poids ». Se sentant trompé et abandonné par le monde libre, il a exprimé ses ressentiments « pour que le crime devienne une réalité morale pour le criminel, pour qu'il soit emporté dans la vérité de son atrocité ». Les accusateurs bruyants d'Israël semblent aujourd'hui viser à peine plus. Contre les actes de sauvagerie et la propagande par omission et obscurcissement, d'innombrables millions de personnes proclament aujourd'hui, dans les espaces publics et sur les médias numériques, leurs furieux ressentiments. Ce faisant, ils risquent de gâcher définitivement leur vie. Mais peut-être que leur seule indignation atténuera, pour l'instant, le sentiment de solitude absolue des Palestiniens et contribuera à racheter la mémoire de la Shoah.



Pankaj Mishra (Jhansi, Uttar Pradesh, Inde, 1969) est un journaliste, écrivain et critique culturel indien, auteur de nombreux livres et articles dans des médias anglophones. On peut lire de lui en français :

- *Une terrasse sur le Gange*, roman [« *The Romantics* »] (trad. de l'anglais par **Jean Demanuelli**), Paris, Calmann-Lévy, 2003
- *La fin de la souffrance : Le Bouddha dans le monde* [« *An End to Suffering: the Buddha in the World* »] (trad. de l'anglais par France Camus), Buchet/Chastel, 2006
- *Désirs d'Occident : La modernité en Inde, au Pakistan, au Tibet et au-delà* [« *Temptations of the West: How to Be Modern in India, Pakistan, Tibet, and Beyond* »] (trad. de l'anglais par France Camus-Pichon), Paris, Buchet/Chastel, 2007
- *L'Âge de la colère : Une histoire du présent* [« *Age of Anger: A history of the present* »] (trad. de l'anglais par **Dominique Vitalyos**), Paris, Zulma, 2020
@the_realpankaj

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR




<http://tlxcala-int.blogspot.com>
fb&twitter @tlxcalanetwork
<https://vk.com/tlxcalanet>

TLXCALA TAAEKAAA TJIACKAJIA تلاكسكالا

la red de traductores por la diversidad lingüística le réseau des traducteurs pour la diversité linguistique
the network of translators for linguistic diversity la rete di traduttori per la diversità linguistica
das Übersetzernetzwerk für sprachliche Vielfalt a rede de tradutores pela diversidade lingüística
شبكة المترجمين للتنوع اللغوي översättarnas nätverk för språklig mångfald
dilsel çeşitlilik için uluslararası çevirmen